

Du sang et des larmes

Jean-Paul Beine

Cette histoire, qui est arrivée près de chez vous, a néanmoins un rapport avec le thème de ces journées, c'est-à-dire de l'exil. C'est en tout cas ce que j'essaierai de montrer après la narration.

Quand je rencontre P. pour la première fois au parloir de la prison où il est incarcéré, inculpé pour meurtre, je me trouve devant quelqu'un qui pleure comme je n'ai jamais vu pleurer personne. Littéralement il se liquéfie. Les larmes, la morve lui sortent de partout et noient son visage. Et il parle en sanglotant : « J'ai tué quelqu'un... j'étais dans la rue depuis trois ans... j'ai fait une thérapie dans un centre pendant douze mois, là j'étais bien... j'étais dans un squat... un garçon a voulu loger avec nous... j'étais avec ma copine... un soir, il était fâché, il m'a traité de *macho*, m'a tiré par les cheveux... je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie... je disais à ma copine : *mais fais quelque chose !* ... je ne savais ce que c'était que la peur jusqu'alors... je voulais qu'il arrête, je voulais qu'il arrête de frapper... et tout à coup j'ai vu un bâton par terre. » Il s'étrangle dans un sanglot. On apprendra qu'il a massacré sa victime à coups de bâton, qu'il l'a écrasée, anéantie.

Après ça, il s'enfuit dans un pays voisin avec sa compagne et il va errer là-bas dans une vie de clochard alcoolique...

Son origine est à préciser : il est issu d'un pays de l'Amérique du Sud, né d'un père issu de ce pays et d'une mère belge. Celle-ci avait suivi un premier mari parti pour faire fortune avec succès en Amérique. Elle en avait eu trois

enfants. Sans que ce soit très clair, elle avait quitté son mari pour revenir un certain temps en Belgique et à son retour, elle avait découvert qu'elle était divorcée pour abandon de famille. Quasi à la rue, alcoolique déjà, elle a rencontré le père de l'intéressé, un homme sans fortune avec qui elle a mené une existence tumultueuse. Deux enfants sont nés, l'intéressé et un frère cadet. Les deux enfants ont été placés en internat – ou plutôt dans un orphelinat, dira-t-il – dès ses 3-4 ans, pour permettre aux parents de vivre de leur métier de marchands ambulants sur les marchés à gauche et à droite. Dans cet internat, il aurait été témoin, dit-il, de viols et de violences de toutes sortes sans en être la victime lui-même. A l'âge de 11 ans, son père décédé, il est retourné chez sa mère. C'était la misère et en plus, comme il y a eu un coup d'Etat avec un général qui est arrivé au pouvoir, elle a décidé de quitter le pays avec ses deux enfants.

Pour lui, ça a été un véritable exil. Il ne parle pas la langue du pays de sa mère.

Tout d'abord hébergé dans la famille de celle-ci, il va avoir un parcours scolaire chaotique. Il change d'école, de section, n'obtient aucun diplôme. Dès ses 15 ans, dira-t-il, il se met à boire, ce qui – précise-t-il à cette occasion – est vraiment l'habitude de toute la famille maternelle. Seule une tante est sobre après être passée par les A.A.

A 18 ans, dans sa dernière année scolaire, il part seul pour des vacances, à l'époque de Pâques, en Italie et il n'en revient que cinq mois plus tard. Pendant cinq mois il a erré de droite à gauche, survivant de petits métiers. Il en garde un très bon souvenir.

A son retour, il ne reprend pas ses études mais s'envole pour l'Amérique du Sud pour y effectuer son service militaire, qu'il ne devra pas faire – apprend-t-il sur place – pour des raisons de tirage au sort. Il ne va pour autant pas revenir de suite et vivra là-bas quelques mois chez un oncle, comme il dit, c'est-à-dire un ami de son père.

A son retour en Belgique, il retrouve une mère désintoxiquée qui a trouvé un emploi stable et qui va d'ailleurs gravir les échelons dans la hiérarchie de cet emploi dans l'avenir. Il est incité à reprendre des cours et obtient un diplôme d'aide-soignant.

Il devient autonome, travaille, se marie, a deux enfants. Sa vie est sans histoires pour un certain nombre d'années, si l'on excepte bien sûr la boisson qu'il continue à consommer ainsi que son épouse, une universitaire qui ne travaillera jamais. Après trois ans de vie commune, c'est la séparation et le divorce.

A ce moment, apparaît une parenthèse dans sa vie : il retourne au pays, en Amérique du Sud, pour aller y rechercher son frère cadet qui y était re-

tourné et qui s'y était marié. Déjà en Belgique il avait témoigné des plus grands troubles mentaux dans le sens d'épisodes dépressifs et vraisemblablement mélancoliques récidivants. C'est alerté par l'état lamentable dans lequel se trouvait son frère que notre homme va le rechercher et le ramener en Belgique. Ce frère reprend des hospitalisations alors qu'il a déjà fait toutes les cliniques de Bruxelles et au bout du compte, assez rapidement après son retour il se suicide.

Lui-même cependant continue à travailler un certain temps puis laisse tomber les bras. Il boit de plus en plus, il rencontre une compagne avec qui il vit un certain temps et dont il a un troisième enfant. A nouveau après trois ans, c'est la séparation.

Quand il se retrouve seul, il laisse complètement aller les choses, il ne paie plus son loyer, il ne paie pas la pension alimentaire. Il aboutit à être sans allocations, expulsé de son logement, ses meubles saisis.

A partir de ce moment-là il ne fait plus que boire, il est à la rue, il vit dans un squat.

Après une période indéterminée de cette vie, il rencontre un éducateur de rue avec qui il accroche. Il est envoyé en clinique pour désintoxication pendant plusieurs semaines, puis est envoyé dans un centre spécialisé et de bonne réputation pour une désintoxication au long cours. Il respecte le programme de nombreux mois et c'est après quasiment une année, proche du terme de son contrat, qu'il va en ramenant une bouteille d'alcool dans l'institution, tirer lui-même les conclusions de cet acte et avant toute sanction s'exclure lui-même de cette institution.

Recommence un nouvel épisode d'errance : il est sans logement, son quartier général est le banc d'une place publique. Il y rencontre une compagne dont il tombe amoureux et qui se révèle être son double féminin, si l'on peut dire : elle est également immigrée mais elle, d'un pays de l'Est, elle a également eu un travail, un mari, des enfants, elle a tout perdu à cause – paraît-il – de l'alcool. Elle se retrouve sur la même place, dans le même état que lui, il l'héberge dans le squat qu'il a découvert et ça dure quelques mois.

C'est alors que rien ne permet de prévoir cette évolution qu'il rencontre un ami, un jeune homme, compagnon de misère, à la rue, alcoolique comme lui, qu'il héberge dans son squat. Et puis, le soir déjà décrit arrive.

Un mot encore pour compléter ce cas : c'est ce qu'il dit de son père. De celui-ci qui est décédé quand il avait 11 ans, je le rappelle, il dit qu'il était violent, qu'il était buveur, instable dans son travail et qu'il l'avait abandonné avec son frère à l'orphelinat. De ce père très peu connu il rapportera un souvenir dès le départ : lors d'un de ses chagrins d'enfant, son père lui avait dit : « un homme, un vrai, ça ne pleure pas ». Et enfin je rappellerai ce qu'il dira en

s'efforçant de mettre des mots sur l'épisode du meurtre : il dit « c'était mon ami, je ne lui voulais pas du mal, comment puis-je faire comprendre ce qui s'est passé alors que je ne le comprends pas moi-même ? Tout ce que je peux faire, c'est parler pour essayer de savoir ce qu'il y a eu... j'ai frappé quand il m'a traité de *macho*, alors que j'avais bousculé ma compagne, et *macho*, je hais ce mot, c'est un mot de la langue de mon père et lui battait ma mère. »

Cette histoire qui résume un rapport d'examen de psychiatrie légale, c'est en le relisant après-coup que j'ai pu en faire une lecture analytique dont je voudrais faire part.

Vous aurez tous compris que la première question qui saute aux yeux dans ce cas, c'est celle du passage à l'acte. J'entends le passage à l'acte non point dans le sens criminologique, qui est celui du contexte premier de cette histoire, qui est un terme par lequel on entend la réalisation d'un acte à partir d'un projet ou d'un fantasme. C'est un autre passage à l'acte que je voudrais mettre en évidence, qui est cet acte qui se réalise faute de mots pour le dire.

En fait, et cela peut paraître moins évident, je vois dans cette histoire deux passages à l'acte. Le premier, le plus clair, c'est le passage à l'acte sanglant. Le deuxième, qui l'est moins, c'est le passage à l'acte larmoyant. Je m'explique.

On doit parler de passage à l'acte quand il frappe sa victime avec un bâton, ne serait-ce que parce que lui-même nous dit ne pas comprendre ce qu'il lui a pris et va plutôt parler de la sympathie qu'il avait pour cet homme, qui rend son acte encore plus incompréhensible à lui-même.

Que se passe-t-il quand tout à coup, comme il dit, il voit un bâton, s'en saisit et... Je vous fais remarquer que dans son récit il n'y a à ce moment plus aucun mot. Invité à se souvenir de tout ce qui a précédé son geste, il nous dira qu'il a frappé, sur le mot *macho* proféré par cet ami. Or *macho*, il le dira plus tard, c'est un mot de la langue de son père, précise-t-il lui-même. Mais c'est aussi le mot qui caractérisait pour lui son père.

Comment ne pas lire dans son récit que lorsqu'il frappe, hors de lui, c'est sur l'interpellation qui lui vient tout à coup de l'autre, du grand Autre qu'il identifie lui comme identique à son père. Je pense que l'on peut dire que du réel surgit pour lui un mot, un signifiant paternel, un signifiant des noms du père, qui vise son identité et qu'à cet appel il ne peut que répondre lui aussi dans le réel en écrabouillant la bouche qui profère ce signifiant insupportable et impossible à entendre.

J'ai évoqué un autre passage à l'acte, que j'ai appelé le passage à l'acte larmoyant. Je rappelle que ses sanglots, que ses larmes se déclarent en exprimant sa détresse qu'il explique comme une tâche impossible qu'il a devant lui : comment être responsable de quelque chose qu'on n'a pas voulu ? Après-

coup je ferai le lien avec un des rares souvenirs qu'il rapporte de son père qui est cette invitation à être un homme : *un homme, ça ne pleure pas*. Or que fait-il au moment de l'entretien où il nous dit d'une certaine façon la tâche qui lui reste à faire, qui est d'essayer de comprendre, d'expliquer en parlant ? Et il ne peut le faire qu'au milieu de sanglots. Je pense que l'on peut voir dans ses larmes bien autre chose que l'expression d'une émotion ou d'une détresse qui viendraient accompagner, enrichir ses paroles. Je pense qu'il s'agit dans ces sanglots, dans ces larmes, également d'un passage à l'acte, c'est-à-dire de ce qui lui vient dans le réel à la place des mots qu'il n'a pas. D'une autre façon, on pourrait dire qu'il pleure d'une façon psychosomatique, de la même manière que le psychosomatique vit réellement dans son corps ce qu'il ne peut pas dire.

Si l'on veut bien me suivre, on voit que ces passages à l'acte sont déterminés à chaque fois par une référence au père.

Je fais l'hypothèse que ce qui se révèle à travers ses actes, c'est le rapport singulier qui le détermine comme sujet, à partir de sa référence au nom du père.

Je fais l'hypothèse – en m'appuyant pour cela sur l'ouvrage de Suzanne Ginestet-Delbreil intitulé *Du désaveu à l'errance*¹, qui s'appuie elle-même sur le séminaire de Lacan des *Non dupes errent*² –, je fais donc l'hypothèse que le triste héros de cette histoire a vu sa position subjective déterminée par ce traitement particulier du signifiant paternel qui est le désaveu. Par là, j'entends que vraisemblablement pour lui la métaphore paternelle a eu lieu et que, soit dit en passant, il n'est pas psychotique. Par contre, ce signifiant est soumis au désaveu, ce dont la clinique nous donne quelques éléments. Ce père à la fois est un père qui lui a donné une langue, qui lui a donné un lieu, qui lui a donné un pays, une origine, mais en même temps il n'est pas père, il n'est pas digne d'être père, c'est quelqu'un qui l'a abandonné tardivement et qui finalement l'abandonne définitivement dans une mort qui préside à son exil.

Si l'on admet cette opération de désaveu, on comprend les conséquences sur sa position subjective, qui est consistante certes mais dont le point d'ancrage est évanescent.

Ne peut-on voir dans la conjonction du personnage de ce père, son indignité à la paternité, etc., et l'exil qui vient le priver, à la fin de son enfance, de sa langue et de son lieu, ce rapport singulier au signifiant, au langage dont l'articulation ne lui offre rien qui le représenterait ?

1. Éd. Diabase, Paris, 2003.

2. Séminaire tenu en 1973-1974.

Ne peut-on pas voir chez lui celui-là qui n'est pas dupe du signifiant, qui n'a pas l'usage du langage pour asseoir sa subjectivité et qui est alors livré à un monde où le signifiant est la chose sans la représenter ? Non dupe du réel, il n'en peut devenir que le jouet.

Je verrais la trace de cette double face que comporte le désaveu dans la capacité que l'intéressé a pu avoir durant sa vie de s'adapter à la réalité d'une façon apparemment ordinaire en sacrifiant au devoir phallique. Malgré ses avatars il a réussi, à un moment donné, études, travail, à entamer une carrière, à constituer des espèces de famille avec femme et enfants. Mais je vois également l'autre face dans cette errance qui lui revient régulièrement et qui apparaît, dès son adolescence, dans ses vacances qu'il prolonge dans un pays du Sud. Les autres moments d'errance qu'accompagne son alcoolisme ne sont plus à rappeler et semblent triompher, au bout du compte, de son orientation « normale ».

Voilà ce que je peux dire, de façon sûrement trop rapide, d'une inscription singulière de la subjectivité à partir du désaveu des noms du père.

Je livre à votre réflexion et à votre jugement la question de la pertinence d'y voir un nouage singulier qui pourrait être propre aux pathologies subjectives que l'exil peut entraîner.

J'aimerais, pour terminer, attirer l'attention sur l'intérêt qu'il y a à prendre, si tout cela est plausible, au sérieux, au pied de la lettre une des définitions de l'exil suivant laquelle il s'agit de l'éloignement, l'expulsion, etc. de la patrie. La pathologie aurait à voir avec le paternel, avec l'inscription dans l'ordre symbolique, bien plus que d'avec la séparation de la chose maternelle.

* * *

DISCUSSION

C. H. de F. – Merci Jean-Paul Beine pour le partage de cette réflexion, je donne la parole à Christian Dubois pour un éventuel point de discussion.

Ch. D. – Merci Jean-Paul effectivement pour, à la fois, cette description clinique et, à la fois, l'interprétation que tu en donnes. Tout de même, est-ce que j'ai bien suivi que la mort du père c'est un suicide ? Est-ce que j'ai bien suivi ça ?

J-P. Beine – La mort du père ? Non, la mort du frère.

Ch. D. – La mort du frère, c'est un suicide. Ce que tu donnes comme explication, s'il y a une pathologie de l'exil c'est une pathologie de l'inscription, sans doute. Tu mets la patrie du côté du père... S'il y a une pathologie de

l'exil, c'est peut-être que quelque chose du côté de l'inscription ne tient plus. Alors est-ce que ces trajets d'errance à l'adolescence, ces moments d'errance, qu'est-ce que tu en ferais ? S'agit-il dans ces trajets mêmes, d'une tentative de reconstruire quelque chose ? Est-ce que, dans ces trajets, ce jeune homme peut faire tenir son trajet d'errance comme une espèce de métaphore dans le réel ? Est-ce qu'il peut, ce faisant puisqu'il erre à un moment donné en Amérique du sud alors qu'il ne fait pas son service militaire, est-ce que quelque chose – apparemment non – aurait pu s'inscrire comme équivalent d'une inscription tout de même ? Puisqu'il n'erre pas n'importe où, il erre à certains endroits, il erre à un moment donné quand il est en vacances dans les pays du sud, je ne sais pas très bien où... Est-ce qu'on peut penser que parfois un trajet, ça vaut inscription ? Ca vaut inscription dans le réel un peu comme tu dis qu'il a constitué une espèce de famille. Alors est-ce qu'un trajet pourrait être une espèce d'inscription ?

J-P. Beine – C'est effectivement tout à fait possible. Mais ce que j'essaie de mettre en évidence ici c'est qu'il y a une inscription et puis qu'il n'y en a pas, enfin il y a une inscription qui est désinscrite. C'est là où le terme de désaveu me paraît quand même utile. Maintenant, il est vrai que ces moments d'errance sont des moments qui répondent, là c'est la clinique qui nous laisse dans une impuissance à comprendre : il y a trop de choses qui manquent, je ne sais absolument pas quels étaient les éléments, à partir de quoi est-ce que ça c'est passé. L'expérience que j'ai de faire des examens qui ont une visée essentiellement diagnostique pour aider la justice et de voir si notre loi de défense sociale, à savoir si ces personnes peuvent être jugées ou doivent être soignées, doit être d'application. Dans ce genre d'examen, c'est quelque chose que j'ai appris à l'usage, quand il y a passage à l'acte au sens criminologique en tout cas, il est toujours intéressant de savoir les détails, les choses les plus infimes qui se sont passées auparavant et surtout, c'est malheureusement assez rare et extrêmement précieux, c'est si des mots ont été prononcés à ce moment-là. Ce n'est pas le seul que j'ai pu rencontrer qui frappait sur un mot prononcé par l'autre.

Alors dans ses moments d'errance, là ça manque : je ne sais absolument pas ce qui a pu le déterminer à certains moments de son existence... J'imagine, ce doit être des moments de particulière déréliction. Qu'est-ce qui fait qu'à ces moments-là il n'y a plus d'autre inscription ? Notamment de celles qui ont pu tenir mais un temps limité, je ne sais pas. Donc cette hypothèse que cette errance même est une inscription qui permet de soutenir quelque chose, de soutenir quelque chose, sa subjectivité, je dirais... Oui, hypothèse intéressante.

C. H. – C'est intéressant, j'aimerais essayer de vous faire entendre le mot macho. Quand je suis arrivé en Belgique, ça a été assez compliqué parce que, chez nous par exemple, quand on va prendre un café avec quelqu'un, c'est normal qu'un homme paie l'addition d'une femme. Quand je suis arrivé ici ça a fait toute une histoire. Tout le monde sortait ses petites pièces, impossible de faire ça. Ou quand je faisais un commentaire, que chez nous c'était normal d'offrir son café à la femme, j'entendais : mais quel macho !

Pour moi, macho, c'est un mâle, c'est un mec... Ce n'est pas celui qui frappe les femmes qui est un machito, c'est un petit mec. Quand quelqu'un détourne le sens de macho – ça veut dire être fier, mâle – si quelqu'un dit espèce de macho, la coupure ne passe pas par le même sens de macho. Ça veut dire que le mot est devenu étranger. L'autre, quand il m'entend, l'entend avec la voix de la mère, espèce de macho. Il y a macho et macho, l'accent n'est pas sur la même lettre, et du coup je ne chante pas la même chanson. D'un coup je ne suis plus en train de draguer une fille, je suis mal barré ! C'est le cas de le dire.

C'est marrant, j'avais un patient qui n'arrivait pas à faire la différence entre le « o » et le « a », il ne voyait plus, c'était une négation. Il disait : C'est bien simple, je ne vois que des ronds, je ne vois plus la queue vers le haut des « o », je ne vois plus la queue vers le bas des « a »... Il ne voyait que des ronds, la queue avait disparu quoi.

Intervention – Ça pose la question de l'injure, de l'injure et de la métaphore pour refaire le lien. Lacan situe, dans les *Écrits* je pense, la naissance de la métaphore au moment de l'injure, l'injure comme étant le temps premier de la métaphore. C'est-à-dire le moment où l'homme aux rats va, à l'âge de quatre ans, injurier son père et le traiter de toutes sortes de noms d'objets qui sont là et qu'il côtoie – lampe, torchon, assiette... – qui viennent se substituer à ce qu'il ne peut pas dire, quelque chose qui viendrait détruire. Ce qui fait injure dans une langue et ce qui ne fait pas injure, ça a aussi des effets : le pouvoir meurtrier du signifiant lui-même, au-delà de toute cette histoire, comment un signifiant peut-être mortel.

R. A. – Dans la suite de ce qui vient d'être dit, on rencontre dans nos cliniques des personnes qui ont subi des violences, mais des violences de discours, d'insulte. Des fantasmes parfois très proches de ce que Freud a décrit, à savoir un enfant est battu. Et je me demandais en t'entendant parler de ce jeune homme, si justement lui n'a pas réussi à élaborer quelque chose du côté d'un fantasme, d'un enfant est battu...

J-P. Beine – Certes, le passage à l'acte même entend un défaut d'élaboration. Un enfant est battu ici... Il me semble qu'il y a quelque chose qui est

quand même beaucoup plus radical puisque ce n'est pas seulement battre, c'est littéralement supprimer. C'est faire qu'il n'y a plus quelque chose d'humain, ça devient du réel, de la bidoche si je puis dire. Ça n'a pas été qu'un coup, ça a été une élimination. Dans « Un enfant est battu », le sujet subsiste avec un corps entier, je crois que ce cas va au-delà. C'est ce que je répondrais.

Ch. D. – Ton exposé vise à nous faire interroger aussi qu'est-ce que c'est que la haine ? Qu'est-ce que c'est que la haine radicalement différente de l'agressivité, qu'est-ce que c'est que la haine sans sujet, la haine qui frappe toute seule, si je puis dire ? Elle frappe et elle laisse partir... Elle n'a littéralement aucun bord. Dans ton exemple, au fond, rien ne l'arrête. Je ne sais pas sur quoi il s'est arrêté. Ça laisse interroger que, assez primordialement, il doit manquer pour cet homme quelque chose qui vient mettre un peu un bord pour articuler la haine avec l'agressivité. Il y a quelque chose d'un manqué là. Il me semble que ce que tu décris c'est : ça tape. Ce n'est pas lui.

J-P. Beine – Exactement, c'est ce qui m'a le plus touché, fait leçon, ce qui m'a enseigné c'est effectivement dans cette espèce de détresse, ce que je prenais dans un premier temps pour une détresse quand il pleurait et ce n'est que dans une lecture après coup que je me suis dit que ce n'était pas de la détresse, qu'il parlait quand même de ce qui lui restait à faire qui était – ai-je pu entendre – de devenir le sujet de son acte. Ce qui était strictement impossible pour lui. Il essayait de mettre des mots, des mots, puis ce que j'ai pu apprendre c'est que c'est quelqu'un qui par après a recouru aux psychologues de la prison. Ça laissait quand même une certaine vision optimiste quant à l'avenir et puis je dois dire que mon collègue, puisque c'est le genre d'examen qu'on fait à deux, qui est un psychiatre qui est éclairé, il connaît les textes psychanalytiques même s'il ne les pratique pas, lui m'a dit qu'il n'avait absolument pas cet optimisme et que quand il entendait quelqu'un recourir aux psychologues abondamment pour parler après ce genre d'histoires, il avait l'expérience qu'il s'agissait souvent d'une parole qui tourne à vide, qui mettait des mots, qui était au fond chercher du sens. Qui se déployait, je dirais, uniquement dans l'imaginaire : il n'y a pas de butée, il n'y a pas d'arrêt. Là je pense que c'était un peu le cas...

Intervention – Je voudrais vous poser une question par rapport à l'adolescence et l'errance. Si on considère que l'adolescence est un temps de remise en circulation de la métaphore paternelle, et puisqu'on évoquait ces questions de trajet, cette remise en circuit ne nécessite-elle pas un nouage, un trajet entre les différents registres ? Peut-être que l'errance serait cette difficulté de nouage et de mise en circulation ?

Intervention – Ce qui apparaît comme de l’errance, ça n’aura ce statut que si ce n’est pas repris comme un trajet, quelque chose d’articulé. Pour que ce soit articulé ça va dépendre des rencontres, ça peut être la rencontre d’un analyste mais pas forcément, qui vont permettre de donner du sens dans l’après-coup. Est-ce qu’on pourrait se dire que comme de l’errance, et on peut se baser sur l’expérience de certains jeunes qui ont un trajet compliqué qui les amène dans un squat, de travailler sur cette question-là ça va donner d’un seul coup crédit à un processus de subjectivation. C’est ce crédit que tu fais qui va permettre qu’on ne soit plus du côté de l’errance, mais ça va dépendre encore une fois (...)

J-J. T. – (...) le signifiant d’un désaveu, une des formes du refus, refus de la métaphore paternelle sous la forme du désaveu, un des mots de la langue qui a son orientation et son histoire. Comme vous le voyez, depuis un certain temps dans les travaux que les uns et les autres publient, il y a beaucoup de mots comme ça qui cherchent à lever le refus et donc on a hésité à aller au-delà du déni, tout d’un coup les termes de récusation que Marcel Czermack avait beaucoup utilisés à Sainte-Anne. Il y a le démenti, l’avènement dans un dernier papier sur Internet du dédain du Nom du Père... C’est intéressant les formes de recherche que nous sommes obligés de faire pour mieux indiquer des nouveaux types de refus qui ne sont pas dans la psychopathologie classique, enfin pas totalement, qui obligent à inventer, au fond pas des concepts, mais à élever un certain nombre de difficultés, pour décrire mieux ces refus qui ne sont ni forclusion, ni refoulement, ni perversion au sens classique du terme. Moi je trouve ça très passionnant, suivant les observations nous sommes obligés de choisir. Par exemple de Clérambault, je vais chercher un aliéniste classique, parlait à la source de la méconnaissance systématique, d’un autre mot, il appelait ça la rancune. Position de rancune comme créatrice de la paranoïa, dans les paranoïas passionnelles. C’est intéressant, moi j’ai beaucoup aimé ce passage qui cherche pour nous à fixer le mot le plus utile pour indiquer une forme de refus.

Sur l’agressivité, donc il y a la haine dans cette vignette, je pense que les collègues qui voient des jeunes en consultation ont l’expérience de cela. J’avais suivi quelques mois, par obligation, un gars qui avait à peine douze ans. Ce même était envoyé de force par le proviseur parce qu’ils avaient martyrisé en bande dans l’école un de leurs copains pendant des mois durant. Donc le même arrive, sommé par l’école de voir un psy et ce qui était intrigant pour moi, je l’ai suivi des semaines, est-ce refus, est-ce ceci ou cela... Au bout de semaines d’observation et de travail, je me suis aperçu que cet enfant n’avait aucune idée, aucune opération, de ce qui distinguait le bien du mal. Pour ce qu’il avait fait comme acte, il

n'y avait rien à attendre de lui comme retour dialectisé sur ce qui s'était passé. Impossible de le désolidariser de ce passage à l'acte, les catégories mêmes de ce qui fait l'agressivité normale, structurante, il ne pouvait pas les établir après des semaines de transfert. Ça ne fonctionnait pas. Ce ne sont pas des choses qui nous sont étrangères, même avec des bambins.

J-M. F. – Moi ce que je trouve aussi précieux dans ce que vous amenez aujourd'hui, c'est de nous laisser sur la réalité de la défaillance symbolique du passage à l'acte. Trop souvent quand on en parle, les mots qu'on vient y mettre éludent cette question alors que là vraiment elle apparaît avec les difficultés qu'on a à l'appréhender. Toutes les tentatives que vous faites pour l'accrocher, c'est vraiment précieux d'avoir ça en mémoire, on perçoit bien l'enjeu qui fait défaut.

A. B. – Je réfléchissais à ce que Christian Dubois posait comme question au début de la discussion qui était : qu'est-ce qui a amené cette personne à l'errance ? Il y a peu de détails et, réfléchissant par devers moi, j'ai pensé qu'il y a tout de même quelque chose de particulier qui se passe lorsqu'il retourne pour la première fois dans sa patrie, ce n'est pas rien puisqu'il y va pour faire son service militaire. C'est-à-dire qu'il va accomplir son devoir envers la patrie, comme un conscrit. Je ne sais pas comment on dit ça en Espagnol, mais dans « conscription », on peut aussi entendre « inscription » et qu'on lui dit que par tirage au sort, il ne doit pas faire son service militaire. Donc, venant demander d'être inscrit on lui dit qu'il est désinscrit et, là-dessus, il erre. À formuler les choses comme ça, je me dis que c'est très différent de venir chercher une inscription qu'on lui refuse, alors quelle est la forme du refus c'est à discuter, de se voir identifier de manière violente à une inscription qui est celle de macho et qui, là, le pousse au passage à l'acte. Entre l'errance et le passage à l'acte, ce n'est pas la même chose : il y a d'une part une recherche d'inscription et, d'autre part, une défense contre une inscription.